

# LE CAPITAINE MANDRIN



Discours du trône.



on frappa à la porte du cabinet, enfin un commis de la gabelle, botté en courrier, entra en présentant une lettre pour M. le chevalier de La Tourette.

Celui-ci s'empessa de rompre le cachet et après un coup d'œil rapide :

— Voici, dit-il, la garantie que vous me demandiez, monsieur.

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre de ma cousine Isaure.

Gaston parcourut la lettre et ajouta :

— Isaure annonce son prochain retour à Saint-Géoirs.

M. de Chavailles resta un instant muet de surprise.

— Vous ne vous attendiez pas à la revoir si tôt ? fit le chevalier.

— Je l'avoue.

— Vous espériez même ne plus la revoir ; mais dans son intérêt, dans le vôtre, dans celui de Mandrin qui ne vous a point tué, mais puni, il était nécessaire qu'elle revînt. Sa présence ici vous semblera-t-elle une garantie suffisante à ce que je réclame de vous ?

M. de Chavailles garda le silence.

L'idée de se retrouver en présence de cette jeune fille qu'il avait outragée et calomniée le bouleversait et le remplissait d'une secrète terreur.

— Après ce qui s'est passé, murmura-t-il, comment ose-t-elle revenir ici ?...

— Elle n'a pas à baisser les yeux devant vous, je pense, dit le chevalier.

— Ne puis-je, moi, refuser de la recevoir ?

— Mais si, parfaitement, faites-le donc !

— Ce n'est pas mon intention, dit M. de Chavailles, mais en définitive...

— Vous regrettez de ne pouvoir le faire. Veuillez vous rappeler cependant à quelles conditions la main d'Estelle de La Tourette vous fut accordée.

Sur ces paroles, Gaston jugea bon de clore l'entretien. Il se leva et prit congé.

— Mais, dit-il, ma tâche est terminée ; je vous ai dit tout ce que mon père m'avait chargé de vous communiquer. Je vous laisse à vos réflexions.

M. de Chavailles ne le retint pas.



Il se sentait humilié, et bien qu'il reconnût la justesse du plan de conduite que lui proposait, ou lui imposait M. de La Tourette, cependant, il croyait de sa dignité de ne pas l'accepter avec empressement.

Ce qui lui semblait le plus pénible n'était pas de se rétracter, mais de se retrouver en présence d'Isaure.

Il faisait un temps froid et sombre, une neige fine et abondante tombait, fouettée par les rafales d'un fort vent d'ouest. Chavailles en regardant à la fenêtre se disait :

— Puisse-t-elle être engloutie sous la neige !

## XXV

### LE NABAB

La neige n'avait pas intimidé Isaure, qui avec intrépidité avait pris la clef des champs. La promesse qu'elle avait faite à la femme Médard d'assurer le sort de son fils lui avait entrebâillé la petite porte du château devenu sa prison.

Le temps, nous l'avons dit, était affreux. La jeune fille, qui connaissait au moins par ouï-dire les dangers des tourbillons de neiges et des avalanches n'hésita point à les braver. Prévenue par Fifi que des relais de porteurs l'attendaient du bas de la rampe du château jusqu'à Rives, elle s'habilla le plus chaudement qu'elle put et, armée du long bâton ferré des voyageurs, elle descendit la rampe de Roquairol. Un guetteur l'aperçut au moment où elle atteignait la prairie, il courut en avertir Claude Mandrin ; mais celui-ci était en ce moment dans les ateliers de la Grotte d'Or ; il y eut ainsi assez de temps perdu pour que la poursuite devint difficile et d'un succès douteux.

— Qu'elle aille au diable ! s'écria Claude, par ce temps-ci elle a des chances d'y arriver plus vite qu'à Grenoble.

Heureusement que la neige nouvelle n'était pas assez épaisse pour entraver la marche des voyageurs. La traversée de la gorge s'accomplit sans accident et même moins péniblement que celle de la prairie, où le vent s'engouffrait comme dans un entonnoir. Les



hautes parois rocheuses abritaient les piétons des violences de la tourmente.

Sur les bords de l'Isère la marche devint plus pénible, et plus d'une fois les porteurs furent obligés de s'arrêter et de s'abriter derrière les rochers dont, par endroits, se composent les falaises de la rivière.

A leur vue l'aigle des Alpes, le gypaète, espérant un repas, ouvrait son aile au vent en poussant ses cris funèbres. Ce bandit des airs, qui ne craint pas d'attaquer l'homme, quand il le voit en danger, l'avertit de ce danger même, soit du précipice où il désire le voir tomber et devenir une proie facile, soit de l'engourdissement mortel qui saisit le voyageur qui se repose au milieu des glaces.

Le cri de l'aigle rappelait bientôt les porteurs à leur tâche et ils se remettaient en route. Il leur fallut toute une journée pour faire quelques lieues. Parvenus à Rives, ils avaient rempli leur périlleuse mission.

Pendant le jour même où Isaure accomplissait cette traversée de Roquairol à Rives, le maître de poste de Valence refusait des chevaux à un riche voyageur qui venait de Marseille.

Ni argent, ni prières, n'avaient pu vaincre les refus du maître de poste.

— Il y a cinq pieds de neige sur la route, disait-il, même avec quatre chevaux votre berline ne pourrait avancer. Mais Votre Seigneurie ne souffrira pas à Valence autant qu'elle paraît le craindre. L'hôtel du Rhône, de l'avis des Anglais les plus difficiles, est excellent et la ville offre des curiosités remarquables.

Le voyageur ne se résignait pas facilement.

— Après avoir fait sans m'arrêter plus de trois mille lieues, disait-il, il est vraiment pénible d'être retenu à l'entrée même de mon pays.

— Si monsieur est Dauphinois, reprit le maître de poste, il peut se rappeler qu'en cette saison les communications sont souvent interrompues sur les bords du Rhône et de l'Isère.

— Je suis de Grenoble, mais j'habite l'Inde depuis plus de quinze ans et j'ai sans doute oublié la rigoureuse température des Alpes. Mais si je dois séjourner dans votre ville, ne pourrai-je, du moins, faire parvenir un avis aux personnes qui m'attendent à Grenoble ?



— Si, monsieur, le service de la poste aux lettres se fait encore par des piétons.

Julien Mirouël, — le lecteur a sans doute deviné le nom du voyageur, — se fit conduire à l'hôtel du Rhône où il fut reçu avec tous les égards dus à un étranger dont l'équipage, les bagages et les domestiques annonçaient l'opulence.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, maigre, svelte, de tournure élégante. Sa physionomie était originale et sympathique tout à la fois. La poudre de sa coiffure encadrait singulièrement son visage bronzé par un long séjour sous les tropiques et six mois de voyages sur mer. La douceur de son regard contrastait également avec ce que la maigreur de ses traits et le teint de son visage avaient de dur et presque de sauvage. Un nègre de Madagascar et un petit Indou jaune aux grands yeux de gazelle, étaient attachés à son service personnel. Quelques diamants énormes, montés en bagues et en épingles, le désignaient comme un nabab à ses anciens compatriotes.

L'arrivée de ce personnage fit événement chez les Valençais et pendant plusieurs jours on ne s'entretint que de lui. Bien qu'il ne sortît point, qu'il demeurât frileusement au coin du feu, et que ses domestiques fussent des modèles de discrétion, cependant, avec la curiosité tenace, particulière aux petites villes, on finit par apprendre les noms du nabab, et savoir qu'il avait mis à la poste une lettre à l'adresse de M. le vicomte de La Tourette, fermier général de la gabelle.

En effet, le jour même de son arrivée, Julien Mirouël avait écrit à son ancien maître.

A mesure qu'il se rapprochait de Grenoble, il se sentait partagé par deux sentiments bien différents : — le désir de revoir Estelle et Isaure, rêve caressé depuis le jour où il avait joui des premières faveurs de la fortune ; — puis une sorte d'appréhension de se retrouver, lui, indépendant et riche, en face d'un gentilhomme, que non seulement son rang plaçait au-dessus de lui, mais dont il avait été le domestique.

Quel ton prendre?... Quelle attitude garder devant M. le fermier général?... Malgré ses richesses, il se sentait plutôt diminué que grandi par son retour. Jamais il ne devrait oublier sa condition première, du moins devant le vicomte et les personnes de sa famille.



D'un caractère irascible et d'une susceptibilité accrue par les hommages dont sa fortune l'entourait dans l'Inde, il se savait incapable de supporter désormais le ton dédaigneux de ses anciens maîtres et les étonnements de ses anciens camarades de service.

Il ne se consolait de ces pensées qu'en se disant qu'après avoir satisfait aux devoirs de la politesse et de la reconnaissance, il pourrait s'éloigner et aller se fixer avec sa fille l'hiver dans quelque ville de Provence et l'été à Paris.

Alors il pourrait réaliser ses projets les plus chers, se consacrer tout entier au bonheur de son enfant. Il avait été le valet d'Estelle, mais il se promettait d'être l'esclave d'Isaure et son immense fortune ne devait être employée qu'à satisfaire tous les caprices de son enfant.

Il se réjouissait à l'avance des surprises qu'il pourrait lui faire. Il était prêt à l'initier à tous les raffinements du luxe asiatique, auprès duquel le luxe européen lui paraissait misérable.

On voit que seize ans de voyages lointains, de travail et de luttes n'avaient pas dévoré toutes les illusions de Julien Mirouël. Il avait gardé les plus pures, les plus délicates, mais celles dont la perte fait le plus souffrir. Combien il était loin de pouvoir imaginer les cruelles réalités qui l'attendaient !

Enfin au bout d'une semaine qui lui parut d'une longueur mortelle, Julien Mirouël put continuer son voyage.

Le plan des La Tourette se réalisait au gré de ses auteurs.

Le bonhomme Chavailles avait capitulé et appris la leçon qu'il devait réciter devant le tribunal de Grenoble et à qui voudrait l'entendre.

Le châtelain Buisson avait également accepté l'explication qui innocentait Isaure et le capitaine Mandrin. Il avait même pardonné à ce dernier les méchants tours qui l'avaient éconduit de Roquairol.

M<sup>me</sup> de Chavailles, heureuse du retour de sa fille, avait appris le prochain retour de Julien. Son état de santé lui permettait de revoir celui-ci sans blesser les susceptibilités de son mari.

Mandrin, bien que le secret ne fût pas levé pour lui, avait reçu de Gaston communication de tout ce qui se passait (sauf le retour du père d'Isaure), et il avait pu ainsi mettre d'accord ses déclarations à M. Gonthaud avec celles de ses amis.



Il se sentait si bien soutenu, qu'il ne songeait plus à s'évader et acceptait les chances d'un procès avec confiance.

Enfin Isaure, rendue à la liberté et à l'espérance, attendait, palpitante d'une joie mêlée d'inquiétude, le retour de l'inconnu qui l'appelait sa fille et dont sa mère osait à peine lui parler.

L'entrevue du père avec la fille avait été fixée à l'hôtel de la Ferme où leur appartement était déjà préparé.

Au milieu des émotions diverses qui l'agitaient, Isaure ne perdait point de vue le prisonnier de la gabelle ; toutes ses pensées au contraire convergeaient vers le cachot de Grenoble.

On peut égarer notre raison sans réussir à tromper notre cœur.

Elle s'était laissée persuader tout d'abord de l'intérêt extraordinaire que le fermier et son fils prenaient à la liberté du capitaine de contrebandiers ; elle avait ajouté foi à Gaston qui lui assurait que Mandrin, disculpé de l'attentat de Saint-Géoirs, n'aurait plus à répondre qu'à des faits de contrebande et pourrait être rendu à la liberté par le fermier général, mais après avoir écouté ces séduisantes promesses, elle avait senti le doute pénétrer dans son cœur.

D'où provenait cet intérêt, cette pitié d'un fermier général pour un contrebandier ? De tels sentiments pouvaient-ils être sincères ? surtout de la part du vicomte ? Quelle arrière-pensée se dissimulait sous cette apparente générosité ?

Était-il bien sûr que, disculpé de l'attentat de Saint-Géoirs, il ne serait pas retenu, condamné et exécuté pour d'autres crimes ? Que ne le faisaient-ils évader ?

A ces doutes, à ces inquiétudes s'ajoutaient encore d'autres observations qui commençaient à éveiller sa méfiance.

Gaston cherchait à lui plaire.

Elle se rappelait que, jusqu'au jour où elle lui offrit de faciliter sa fuite, elle lui avait été indifférente. Elle n'avait pas oublié non plus que M. de La Tourette avait pensé à demander sa main pour son fils et que celui-ci, à table, à Roquairol, avait dit que son père songeait à lui faire faire un brillant mariage pour rétablir son crédit.

Gaston s'était-il converti à la recherche d'une dot qui lui permit de reprendre à Versailles le cours interrompu de ses plaisirs ?...

Ah ! l'on avait bien raison au couvent de lui parler de la corruption du monde et des pièges tendus à l'innocence, puisqu'à peine



rendue à la société, elle ne savait distinguer, autour d'elle, où se trouvaient les honnêtes gens.

Partout elle ne voyait que mensonges, vols, meurtres, trahisons.

En la voyant, souvent pensive, et toujours sérieuse, Gaston se douta en partie de ce qui se passait chez elle.

« Elle pense à Mandrin, » se dit-il.

Et il entreprit de le diminuer dans son esprit.

— Il paraît, dit-il à Isaure, que la captivité de notre cher capitaine plonge dans le deuil toutes les beautés de nos villages. C'est, assure-t-on, un véritable don Juan de province.

— Qui vous a dit cela ? fit Isaure d'un air qu'elle essaya de rendre indifférent.

— Tout le monde de Saint-Géoirs à Grenoble, répondit le chevalier. D'ailleurs, il est beau garçon et par ses goûts autant que par sa naissance, se rapproche beaucoup du genre de femmes auxquelles il doit ses succès. Son père était maquignon et maréchal-ferrant. Il a longtemps couru les marchés et les foires avec lui et il doit compter plus d'une victime parmi les servantes d'auberges.

— Il est certain, repartit Isaure, que le paysan Louis Mandrin ne doit qu'à lui-même l'instruction et le savoir-vivre que nous lui connaissons. Dans nos campagnes on manque de précepteurs et de modèles, mais il y a du mérite à être policé ; je suis fort ignorante moi-même, mais il m'a semblé que ce capitaine d'aventuriers a d'assez bonnes manières, agit et parle d'une façon convenable.

— Certainement, fit Gaston, pour un montagnard dauphinois, c'est un garçon fort distingué et très intelligent.

— Alors je m'étonne, reprit Isaure, que n'étant grossier ni de caractère ni de manières, il le soit dans ses mœurs.

— Mais, ma chère cousine, sa baronnie de Roquairol ne lui permet pas de prétendre à des dames ou demoiselles de qualité. D'ailleurs il n'attache à ses bonnes fortunes aucune importance. Il n'a qu'une ambition, qu'une passion : dominer et être par droit de conquête le roi des glaciers, des gorges et des cavernes des Alpes. Les femmes n'ont point d'empire sur son imagination et son humeur changeante le préserve de tout attachement qui enchaînerait sa liberté.

Isaure remarqua un parti pris de dénigrement et repartit avec un sourire :



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN



LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.